

PREMIERE PARTIE

I

LES BAVARDAGES DU CITOYEN POUPONNEL

Tout en découpant sur la table les viandes succulentes qu'il avait lui-même accommodées, tout en versant dans le verre de Pierre Fargeot une jolie piquette rose aussi parfumée que les vignes en fleurs, maître Pouponnel, l'aubergiste des "Armes de la Nation", se gardait de ménager ses mots, car il pensait que, sans causerie, il n'est pas bons repas.

—Vous me croirez si vous voulez, citoyen colonel, disait-il,—conciliant par ce vousoyement différent joint à cette appellation égalitaire son respect pour le grade supérieur avec les exigences de ses convictions républicaines,—mais quand vous êtes entré à l'auberge, quand vous m'avez demandé à diner, comme tout autre voyageur, passant par les Audrettes, vos vêtements civils ne m'ont pas trompé un instant... A votre attitude, à votre geste, à je ne sais quoi, j'ai compris tout de suite que vous apparteniez à l'armée et que vous y aviez un beau grade... Pour un peu j'aurais aussi deviné votre nom... On l'a prononcé souvent ces temps derniers, en parlant de l'Italie!... Eh! oui, citoyen, vous voilà quasi célèbre!... C'est un joli sort d'être colonel à votre âge... et d'avoir conquis son grade à Marengo, sous les yeux du Premier Consul!... Je vous en félicite, en bon patriote!

—Merci beaucoup, citoyen... répliqua le voyageur.

Mais il semblait distrait, soucieux, et l'aubergiste, qui se flattait de déridier ce front grave, s'occupa d'apporter quelque variété à une conversation qui durait déjà depuis un moment.

—Et vous venez de Paris, citoyen colonel? interrogea-t-il d'un ton d'heureuse humeur.

—J'y suis arrivé en même temps que le Premier Consul, mais je n'y ai guère séjourné, répondit l'officier, essayant de secouer un absorbement pénible... De Paris, je me suis rendu sans tarder à Brémenville, un village du Nord... C'est de là que je viens.

—Et maintenant, vous retournez à Paris?

—Non, je vais plus loin... je vais à Moret.

—En tout cas, je suis charmé que les Audrettes se soient trouvées sur votre chemin, citoyen colonel... Quand avez-vous quitté Brémenville? Hier?

—Hier matin.

—C'est que je connais bien ce village-là... Un joli pays, pas vrai?... Des cousins à moi l'habitent et, quoiqu'on ne voisine guère à de si grandes distances, j'ai moi-même passé quelque temps à Brémenville l'année dernière, pour des affaires de famille...

—Ah! vraiment, fit le colonel Fargeot.

Et il était visible que les affaires de famille du citoyen Pouponnel ne l'intéressaient pas plus que ne l'exigeait strictement la politesse.

L'aubergiste s'étonna sans doute de cette indifférence persistante, car il regarda plus attentivement son jeune client.

—Si la chose n'était pas bien invraisemblable au lendemain d'une victoire qui doit vous avoir

mis le cœur en fête, reprit-il, je dirais que vous paraissiez triste, citoyen...

Pierre releva la tête.

—Je suis triste, en effet, répondit-il, je suis même plus que triste... je suis malheureux... car, tandis que j'accourais à Brémenville tout fier, tout joyeux de mon grade nouveau, mon père, malade depuis plusieurs jours sans que j'eusse pu en être averti, était à l'agonie... quelques heures à peine après mon arrivée, il est mort dans mes bras...

—Oh! c'est affreux... et je vous plains bien sincèrement...

Il y eut un silence. Puis, incapable de contenir longtemps la naturelle agilité de sa langue, l'aubergiste demanda:

—Votre père était de Brémenville?

—Non, mais il y remplissait depuis deux ans les fonctions de maître d'école...

Pouponnel tressaillit, le visage illuminé.

—De maître d'école... attendez donc! s'écria-t-il. Fargeot... le citoyen Antonin Fargeot... c'est cela!... Mais je l'ai connu votre brave homme de père... Je l'ai vu à Brémenville, chez mes cousins précisément... Suis-je étourdi de ne pas m'en être souvenu tout de suite?... Ce n'est pas d'ailleurs, que vous lui ressembliez au citoyen Antonin Fargeot, ajouta-t-il enveloppant le jeune homme d'un regard amusé. Il était aussi frêle et mince que vous voilà grand et solide... Et je ne pouvais guère m'imaginer qu'il eût pour fils un aussi bel officier... Ah! oui, certes, un officier fièrement beau!... Je ne voudrais pas vous flatter, citoyen colonel, mais s'il y en a beaucoup de bâtis comme vous dans les armées de Bonaparte, je me figure que les ennemis de la nation n'ont qu'à bien se tenir!

Et, satisfait de sa péroraison, l'aubergiste brandissait d'un geste martial le couteau et la fourchette dont il venait de se servir pour détacher l'aile d'un poulet.

Il est vrai de dire que son jugement admiratif n'avait rien d'excessif et que c'était en effet un très bel officier que Pierre Fargeot—beau non pas seulement par l'ensemble de son être physique, sa haute taille, la sveltesse robuste de ses vingt-quatre ans, beau encore de toute la loyauté, de toute la fierté de l'âme jeune et ardente dont le pur rayonnement éclairait ses traits mâles et transparaisait, en dépit d'un chagrin profondément ressenti, sous la douceur veloutée de ses yeux bruns.

L'aubergiste se tut encore un instant, mais, comme Fargeot ne lui répondait que par un très pâle sourire, l'idée lui vint que l'orphelin attendait un retour courtois au souvenir du maître d'école.

Pendant ces dernières heures que vous avez passées à son chevet, votre pauvre père possédait-il encore toute sa tête? questionna-t-il.

A ces mots, l'officier parut sortir d'un rêve, et une singulière réplique lui échappa.

—Je ne sais pas... murmura-t-il comme malgré lui.

—Vous ne savez pas? répéta Pouponnel étonné.

—Je veux dire que les phrases les plus sensées furent souvent interrompues par le délire, pendant cette triste nuit d'agonie et que le...